

La genèse des études japonaises en Russie

VLADIMIR ALPATOV

Les premiers écrits géographiques russes (encore manuscrits) où l'on fasse mention du Japon remontent à la seconde moitié du XVII^e siècle ; on en trouvera la description dans l'ouvrage de Lioudmila Ermakova paru en 2005¹. Cependant, ces écrits étaient limités et s'appuyaient sur des sources occidentales qui, en général, concernaient une période encore plus ancienne, c'est-à-dire la période d'avant la fermeture du Japon au monde extérieur au début du XVII^e siècle. Dans l'ensemble, à cette époque et pour longtemps encore, les informations sur ce pays désormais interdit aux étrangers restaient parcimonieuses. Les contacts entre les Russes et les Japonais qui commencèrent dans la première moitié du XVIII^e siècle demeurèrent épisodiques et connurent de longues interruptions. Pourtant, à cette époque, ainsi que dans la première moitié du XIX^e siècle, le nombre des écrits porteurs d'information sur le Japon est en augmentation, comme l'indique l'ouvrage déjà cité de Lioudmila

1. L. M. Ermakova, *Vesti o Japan-ostrove v starodavnej Rossii i drugoe* [Nouvelles de l'île de Yapan dans l'ancienne Russie et autres publications], M., 2005, p. 13-56.

Ermakova². On vit alors sortir des imprimeries des ouvrages sur la géographie et l'histoire du pays (la plupart du temps il s'agissait encore de traductions) ainsi que des récits de Japonais ayant séjourné en Russie ou, à l'inverse, des notes de Russes qui avaient réussi à s'introduire au Japon. À compter du XVIII^e siècle il y eut plusieurs tentatives pour enseigner le japonais en Russie, ce pour quoi on composa des grammaires et des lexiques succincts³. Il y avait pourtant encore de longues périodes au cours desquelles les contacts russo-japonais furent quasiment inexistantes, comme par exemple de 1815 à 1850. Mais, en 1850, une première lettre fut adressée aux autorités japonaises afin de renouer les relations, lettre « traduite en chinois du fait qu'on ne disposait pas de personnes compétentes en japonais⁴ ».

À la suite de l'« ouverture du Japon » dans les années 1850, les contacts entre les deux pays deviennent réguliers et l'étude du Japon et de sa langue prend son essor en Russie. Dès 1857 un premier dictionnaire japonais-russe imprimé voit le jour⁵ cependant qu'en 1877 une section entière de l'*Histoire de la littérature universelle* est consacrée à la littérature japonaise⁶, comme le rappelle Lioudmila Ermakova⁷. Quoi qu'il en soit, jusqu'au tout début du XX^e siècle, l'étude du Japon en Russie, tout comme en Occident, demeure à la traîne des autres branches des études orientales. Il y

2. *Ibid.*, p. 57-103.

3. Voir Vladimir Alpatov, *Izučenie japonskogo jazyka v Rossii i SSSR* [L'étude du japonais en Russie et en URSS], M., 1988, p. 8-11. [On pourrait ajouter à cette référence le petit mais très riche ouvrage de Mariya Sevela, *Aux origines de l'orientalisme russe : le cas des écoles de japonais (1705-1816)*. *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL)*, 2^e série, n° 9, décembre 1993, 66 p. (N.d.T.)]

4. É. A. Fajnberg, «Japoncy v Rossii v period samoizoljaccii Japonii» [Les Japonais en Russie lors de la période de fermeture du Japon aux étrangers], in *Japonija. Voprosy istorii* [Le Japon. Questions d'histoire], M., 1959, p. 254.

5. I. A. Goškevič, *Russko-japonskij slovar'*. *Sostavljen I. Goškevičem pri posobii japonca Tacibana-no Kōsaj* [Dictionnaire russo-japonais. Composé par I. Gochkevitch avec la collaboration du Japonais Tashibana-no Kōsai, SPb., 1857. [Titre fautif, il s'agit en fait d'un dictionnaire japonais-russe].

6. V. R. Zotov (éd.) *Istorija vseмирnoj literatury v obščix očerkax, biografijax, xarakteristikax i obrazcax* [...] [Histoire de la littérature mondiale à travers des essais généraux, des biographies, des traits caractéristiques et des exemples (...)], T. 1, *Literatura vostočnyx narodov i Grecii* [Littérature des peuples d'Orient et de la Grèce], M.–SPb., 1877.

7. L. M. Ermakova, *Vesti o Japan-ostrove...*, *op. cit.*, 2005, p. 114-116.

avait moins de traditions en ce domaine et les études orientales s'orientaient alors plutôt vers les cultures et vers les monuments écrits (qui étaient très peu représentés dans les collections russes) au détriment de la période contemporaine. Si, en Russie, les études sémitiques, iraniennes, turk, chinoises et autres disposaient déjà de traditions scientifiques bien assises, la japonistique en restait au niveau d'une discipline pratique ; ses représentants étaient habituellement des « culturologues » qui touchaient un peu à tout, depuis l'étude des conditions naturelles jusqu'à celle de la littérature. Leur niveau scientifique n'était pas très élevé. Plus que des publications originales, c'étaient surtout des traductions ou des compilations de travaux parus en Occident qui voyaient le jour, le plus souvent d'un niveau moyen, même s'il y eut des traductions d'ouvrages sérieux à cette époque, comme par exemple l'essai sur la littérature japonaise du japonisant britannique W. G. Aston⁸ (1841-1911). L'enseignement du japonais à la Faculté orientale de l'Université de Saint-Petersbourg connut de nombreuses éclipses avant de se stabiliser définitivement en 1888⁹.

Cependant, parmi les japonisants de la fin du XIX^e siècle on trouvait encore d'authentiques autodidactes comme D. D. Smirnov (1855- ?), auteur de la première grammaire imprimée du japonais, dont les idées étaient des plus intéressantes¹⁰. Smirnov ne fut pas seulement un savant spécialiste, il avait aussi séjourné au Japon de 1881 à 1883 en tant que missionnaire orthodoxe. Mais il était loin de ne s'intéresser qu'aux seules affaires de la religion. Dans la préface de son ouvrage, il précisait sans détour que son traité de grammaire avait été désapprouvé par la mission spirituelle russe au Japon et, après la publication de celui-ci, il abandonna définitivement les ordres monastiques et renonça à la prêtrise¹¹.

D. D. Smirnov ne pouvait guère s'inspirer de modèles préexistants. Il ignorait la tradition japonaise et, des quelques ouvrages parus sur la question en Occident, il ne mentionne que la grammaire de W. G. Aston évoquée plus haut ; cela, il est vrai, ne

8. U. Dž. Aston [William George Aston], *Istorija japonskoj literatury* [Histoire de la littérature japonaise], trad. de l'anglais par V. Mendring, Vladivostok, 1904.

9. A. A. Babincev, « Iz istorii russkogo japonovedenija » [Pages d'histoire des études japonaises russe], *Japonskaja filologija* (M.), p. 124-126.

10. D. D. Smirnov, *Rukovodstvo k izučeniju japonskogo jazyka* [Guide pour l'étude du japonais], SPb., 1890.

11. F. A. Brokgauz & I. A. Efron (éd.) *Ènciklopedičeskij slovar'* [Dictionnaire encyclopédique], SPb., t. xxx, 1900, p. 533.

l'empêche pas de faire preuve, sur de nombreux points, d'indépendance d'esprit et d'originalité. Cette indépendance se voit déjà dans le choix de l'objet d'étude. À cette époque, aussi bien au Japon qu'en Occident, c'était l'ancienne forme du japonais (le *bungo*) que l'on décrivait, alors que les normes de la nouvelle langue littéraire basée sur l'oralité se trouvaient en pleine évolution. Malgré cela, D. D. Smirnov s'appliqua à décrire le système linguistique auquel il était confronté dans la pratique au Japon. Ce n'est ni le *bungo*, ni la nouvelle langue standard en voie de constitution, mais la langue parlée de Tokyo, qui, du fait de la thématique religieuse des textes retenus par le hiéromonaque, incluait beaucoup d'éléments du *bungo*. Bien que ne disposant pas d'une tradition de description de la langue ni d'une base théorique, Smirnov s'efforça de décrire le japonais avec exactitude et objectivité. Il en résulte des remarques et des conclusions intéressantes, parfois en avance sur l'époque. Par exemple, pour la première fois dans la japonistique mondiale, fut mise en évidence le couple affirmation-négation comme catégorie particulière du verbe, ce qu'ignoraient les schémas élaborés en Occident. Smirnov fut aussi le premier à utiliser en japonais le terme de *postposition*, à proposer le système des voix et des modes que l'on a continué à appliquer au japonais jusqu'à aujourd'hui. Son traitement de ce que l'on appelle les formes de politesse où il établit une distinction entre l'expression de la politesse par rapport à l'interlocuteur, par rapport à la personne désignée par l'attribut et celle désignée par le complément brille particulièrement par son originalité¹². Sur ce point, il a longtemps été en avance sur la japonistique de son époque qui confondait ces catégories ; aussi bien au Japon qu'en Europe leur distinction rigoureuse n'a été définitivement établie que dans les années 1910-1920. Pour terminer, signalons que l'on trouve dans cette grammaire une formulation tout à fait exceptionnelle pour la fin du XIX^e siècle :

Tous les mots et propositions, dépendants et secondaires, précèdent toujours les termes principaux dont ils dépendent, de la même manière qu'un inférieur précède son supérieur, ou le serviteur son maître¹³.

De nos jours, nombreux sont ceux qui décrivent ainsi l'ordre des mots en japonais, mais cette approche exige que l'on considère comme terme principal de la proposition non pas le sujet, comme cela était de mise depuis la Grèce antique, mais le prédicat : à la

12. D. D. Smirnov, *op. cit.*, p. 136 et 274.

13. *Ibid.*, p. 403.

même page 403 de son traité, Smirnov écrit effectivement que le prédicat est « le terme principal dans la langue ». Cette approche, qui est définitivement adoptée de nos jours, était à l'époque tout à fait exceptionnelle, elle ne s'est répandue dans la linguistique mondiale qu'après la parution du livre de Lucien Tesnière en 1959¹⁴ – le linguiste japonais Mikami Akira (1903-1971), à l'origine d'une conception originale de la syntaxe, l'avait cependant formulée plus tôt pour le japonais.

D. D. Smirnov était un chercheur à la fois autodidacte et isolé et qui n'était donc pas lié à la science universitaire et académique. Celle-ci ne reconnut point sa grammaire dont les idées sombrèrent dans l'oubli. Dès le début du XX^e siècle parurent quelques grammaires destinées à l'enseignement¹⁵ ; elles suivaient bien plus les modèles occidentaux que celle de Smirnov. Les deux auteurs, Dmitri Pozdneïev (1865-1937) et Evguéni Spalvine (1872-1933), le premier à Saint-Pétersbourg, le second à Vladivostok, furent à l'origine de l'enseignement systématique du japonais en Russie. Tous les deux avaient mis au point une série de manuels et de chrestomathies se rapportant au Japon¹⁶.

Des œuvres qui traitaient non plus des langues mais de la géographie, de l'histoire, de l'économie, de la culture de ce pays méconnu virent également le jour. À titre d'exemple, nous analyserons trois essais généraux sur le Japon qui furent publiés à la frontière des XIX^e et XX^e siècles. Ils partagent une même thématique mais diffèrent par leur niveau d'exigence scientifique, leur degré

14. Lucien Tesnière, *Éléments de linguistique structurale*, Paris, Klincksieck, 1959. (N.d.T.)

15. D. M. Pozdneev, *Grammatika razgovornogo japonskogo jazyka (konspekt lekcij, čitannyx v praktičeskoj vostočnoj akademii imperatorskogo občestva votokovedenija v 1910-1911 uč. g., izdanie slušatelej 1-go kursa)* [Grammaire de la langue japonaise parlée (résumé des cours dispensés à l'Académie orientale pratique de la Société impériale des études orientales au cours de l'année universitaire 1910-1911, édition destinée aux débutants)], SPb., [s.d.] ; Evgenij Spal'vin, *Kratkij obzor izmenjaemyx častej reči japonskogo knižnogo jazyka* [Bref aperçu des parties du discours variables de la langue japonaise écrite], Vladivostok, 1913 ; Kurono Yo. & V. P. Panacev, *Samoučitel' japonskogo jazyka* [Manuel pour apprendre seul le japonais], SPb., 1913.

16. Voir à ce sujet la monographie consacrée à E. Spalvine : A. S. Dyborskij (éd.), *Pervyj professional'nyj japonoved Rossii. Opyt latvijsko-rossijsko-japonskogo issledovanija žizni i dejatel'nosti E. G. Spal'viny* [Le premier japonisant professionnel en Russie. Essai d'études lettonnes, russes et japonaises pour l'étude de la vie et de l'œuvre d'E. G. Spal'vin], Vladivostok, 2007.

d'originalité, le public plus ou moins large ou plus ou moins spécifique auquel ils s'adressent.

Du point de vue scientifique, c'est le livre de l'éminent anthropologue, géographe et ethnographe Dmitri Anoutchine (1843-1923) qui domine le lot. L'ouvrage avait été rédigé pour l'essentiel avant la Guerre russo-japonaise de 1904-1905, il fut publié en revue pendant les événements, de 1904 à 1906, et parut ensuite dans une édition séparée en 1907. C'est, au regard de l'époque, un essai de qualité qui embrasse à la fois la géographie, l'anthropologie, l'ethnographie et l'histoire du Japon (les questions relatives à la culture spirituelle et à la langue en sont par contre absentes). On trouve aussi dans l'ouvrage des jugements d'ensemble sur la situation au Japon qui, à cette époque, avait déjà fait son entrée sur la scène internationale :

Il ne fait pas de doute qu'en cinquante ans le Japon a accompli sur la voie de l'européanisation des progrès bien plus importants que ceux que la Russie a mis 150 ans à réaliser [...]. On ignore ce qu'il en sera du développement futur de ce pays mais il ne fait guère de doute que ce peuple qui a le sens de l'efficacité aura encore l'occasion de se signaler dans l'histoire de l'Asie orientale aussi bien, peut-être, que dans le devenir historique de l'humanité civilisée¹⁷.

L'auteur explique ceci par le fait que les Japonais ont l'art d'associer leur pouvoir d'assimilation de la culture européenne avec « leur sentiment de dignité et de fierté nationale, leur total dévouement aux intérêts de la patrie et leur capacité de sacrifice, leur bravoure, leur patience et leur abnégation¹⁸ ». Il est vrai que, pour le moment, les Japonais n'ont rien créé de notoire dans le domaine de la science et de l'art (on ne tient pas compte ici de toute évidence de la littérature, de l'industrie, du commerce etc.).

L'ouvrage fait se côtoyer des informations aussi bien véridiques qu'incomplètes, sinon erronées. Par exemple, la partie qui traite du climat décrit avec plus ou moins d'exactitude celui de la partie du pays soumise à l'influence de l'océan Pacifique, mais ne dit rien de celui des régions montagneuses ou du littoral de la mer du Japon. À propos de la religion, on peut lire :

17. D. N. Anučin, *Japonija i japoncy. Geografičeskij, antropologičeskij i etnografičeskij očerk* [Le Japon et les Japonais. Essai géographique, anthropologique et ethnographique], M., 1907, p. 132

18. *Ibid.*, p. 133.

La majeure partie de la population professe le shintoïsme mais il arrive qu'une même personne puisse se réclamer aussi bien de cette confession que du bouddhisme¹⁹.

On trouvera aussi dans l'ouvrage des détails totalement aberrants sur le système d'écriture du japonais (la langue étant laissée de côté). On évoque l'invention de l'alphabet japonais appelé *katakana*²⁰ pour affirmer ensuite que, tout le monde n'ayant pas la patience de l'assimiler, on imagina alors un second alphabet dénommé *hiragana* (alors que celui-ci n'est pas plus simple que les *katakana* et que les deux alphabets sont apparus simultanément). Plus loin, on en arrive à des absurdités complètes :

De nos jours, ce sont les hommes qui utilisent les *katakana* pour écrire, alors que les femmes utilisent les *hiragana* ; l'écriture chinoise²¹, par contre, ne s'est conservée que dans les livres savants et dans les documents officiels auxquels on veut conférer une importance particulière²².

En fait, à cette époque et jusqu'à nos jours, tout texte recourt avec des fonctions différentes aussi bien aux idéogrammes qu'aux *hiragana* (ce dernier code n'a été considéré comme l'« écriture des femmes » que mille ans plus tôt), quant aux *katakana* ils n'ont jamais été une écriture d'hommes. On peut lire encore dans l'ouvrage que l'écriture est si complexe qu'« en général, la majorité des élèves se contente d'assimiler les *katakana*²³ ». Et pourtant, plus loin, on reconnaît – ce qui est plus conforme à la réalité – que « les illettrés sont en proportion infime²⁴ ». Et tout cela en dépit du fait qu'au Japon les gens qui ne connaissent que les *katakana* et les *hiragana* font figure d'illettrés.

En fait, à de nombreuses reprises, le livre est incohérent. C'est ainsi que l'État japonais fait l'objet d'une haute appréciation :

19. «Japonija i japoncy» [Le Japon et les Japonais] in *Novaja biblioteka "Russkoj mysli"* [La Nouvelle bibliothèque de *Russkaja mysl'*] (M.), 1901, p. 45.

20. Système d'écriture japonais à base syllabique utilisé pour transcrire les mots étrangers, les onomatopées ou pour mettre en relief les mots écrits normalement dans les deux autres écritures traditionnelles également à base idéogrammatique, les *kanji* et les *hiragana* (empruntés à l'écriture chinoise). (N.d.T.)

21. Il s'agit des idéogrammes ou *kanji*.

22. «Japonija i japoncy», art. cit., p. 60.

23. *Ibid.*, p. 61.

24. *Ibid.*, p. 67.

Malgré tout, l'État japonais s'applique de toutes ses forces à améliorer le bien-être des paysans et à alléger le fardeau de leurs contributions²⁵.

Mais c'est pour évoquer ensuite les conditions épouvantables faites aux ouvriers qui travailleraient 17 heures (!) par jour :

Du fait d'une journée de travail aussi excessive, il est rare de trouver un ouvrier qui ait dépassé la trentaine car cette pression a tôt fait de le faire passer à trépas ou de le rendre inapte au travail²⁶.

On est en droit de se demander pourquoi un pouvoir qui se soucie tant du bien-être des paysans est incapable de faire le moindre geste pour alléger, ne serait-ce qu'un tout petit peu, la tâche des ouvriers.

L'essai évoque également « le tableau éblouissant du développement accéléré, quasi fabuleux, de toutes les forces industrielles de ce jeune pays²⁷ ». On décèle cependant dans le livre une attitude empreinte de paternalisme vis-à-vis des Japonais. C'est ainsi que le chapitre consacré à la littérature (p. 72-84) se limite au folklore, la poésie classique n'y étant que brièvement évoquée et envisagée uniquement de ce point de vue. On y précise que les Japonais sont friands de contes, qu'ils seraient « de par leur nature sensibles, enclins à la rêverie, à la croyance au surnaturel²⁸ » (ce qui expliquerait du coup l'expansion du bouddhisme au Japon). Et tout cela trois ans avant que les Japonais ne s'emparent de la forteresse de Port-Arthur en Chine et quatre avant que la flotte russe ne soit détruite dans le détroit de Tsushima.

On trouvera l'équivalent de ce genre de publication à un niveau inférieur, dans le style des « lectures populaires », avec les seize pages de la brochure intitulée *Les Japonais* publiée en 1897 qui se composait de textes colligés par F. F. Poutsykovitch (1846-1899). Le livre est de la même farine que le précédent, mais l'exposé y est beaucoup plus court et beaucoup plus simple. On a l'impression que l'ouvrage reprend les mêmes sources que le précédent si l'on en juge par le grand nombre de concordance que l'on peut relever, en particulier dans la description de la nature et l'anthropologie des Japonais. Il y a malgré tout des différences, y compris des inexactitudes. Par exemple, on indique que les reli-

25. *Ibid.*, p. 156.

26. *Ibid.*, p. 177.

27. *Ibid.*, p. 178.

28. *Ibid.*, p. 51.

gions répandues au Japon sont le bouddhisme et le christianisme (pourtant très marginal), ce qui laisse supposer que le compilateur ignore l'existence du shintoïsme. Mais il arrive aussi que les divergences donnent l'avantage à F. F. Poutsykovitch qui, par exemple, n'ignore pas que les Japonais de son temps usent aussi d'idéogrammes chinois lorsqu'ils écrivent.

Dans cette brochure, plus encore que dans l'ouvrage précédent, on sent percer un regard condescendant vis-à-vis des Japonais. Nous n'en citerons qu'un exemple :

C'est avec un véritable étonnement que les Européens voient ces petits hommes porter pendant des heures entières de lourdes charges sans le moindre signe de fatigue bien qu'ils ne s'arrêtent ni se reposent²⁹.

Ou bien encore :

[...] Ils sont toujours satisfaits de tout, endurent l'adversité avec l'abnégation la plus extrême, en ayant toujours le même regard joyeux et sans émettre la moindre protestation³⁰.

Il est douteux qu'on ait pu écrire la même chose d'un peuple européen à la même époque. On relève encore que les Japonais s'adonnent aux divertissements « avec passion, comme des enfants » et qu'« ils adorent aussi écouter toutes sortes de contes³¹ ». Mais on n'oublie pas pour autant de relever « les traits négatifs du caractère japonais : dissimulé, fourbe et rancunier³² ». Quitte à reconnaître ensuite que les Japonais « ont emprunté beaucoup de choses positives aux Européens³³ » en développant leur industrie et leur commerce. La conclusion d'ensemble est la suivante :

Le peuple japonais, doué, travailleur et actif au plus haut point est sur la voie de son plein épanouissement et si ce n'est aujourd'hui, alors demain il occupera certainement une place d'honneur parmi les peuples les plus civilisés de la terre³⁴.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la somme de connaissances dont on disposait sur le Japon et ses habitants était res-

29. *Japoncy. Čtenie dlja naroda* [Le Japon. Lectures populaires], SPb., 1897, p. 9.

30. *Ibid.*, p. 13.

31. *Ibid.*, p. 12.

32. *Ibid.*, p. 13.

33. *Ibid.*, p. 16.

34. *Ibid.*

treinte, surtout en ce qui concerne l'économie et la culture, et qu'en plus presque personne ne maîtrisait en Russie la langue du pays. Les représentations que l'on se faisait du pays (exception faite des données géographiques qui étaient déjà tout à fait satisfaisantes) calquaient celles qui avaient cours en Europe sur le pays du Fuji-Yama, des geishas et des pousse-pousse... Dans l'ensemble, on était plutôt bien disposé vis-à-vis du Japon, tout en ramenant ses habitants à des écoliers modèles en train d'assimiler la culture universelle, autrement dit européenne. On comprend dans ces conditions que la victoire du Japon sur la Russie en 1905 ait été une surprise complète.

L'une des causes de la défaite russe (sans conteste importante, même si ce ne fut pas la seule) fut l'ignorance presque complète que l'on avait du Japon. Et c'est justement à la suite de ces événements que les études japonaises commencèrent à se développer activement en Russie. Et bientôt, dans la section sino-japonaise de la Faculté des études orientales de l'Université de Saint-Pétersbourg³⁵ (qui ne comptait pas alors de japonisants de valeur), vinrent étudier N. I. Konrad (1891-1970), N. A. Nevski (1892-1937), O. O. Rosenberg (1888-1919), M. N. Ramming (1889-1974), les frères Oreste Pletner (1892-1970) et Oleg Pletner (1893-1929). Il est à noter cependant que tous ces jeunes gens étudiaient en même temps le japonais contemporain à l'Académie orientale pratique³⁶. On trouvait aussi parmi eux un étudiant de la Faculté d'histoire et de philologie du nom d'E. D. Polivanov (1891-1938). Et le premier étranger qui ait fait ses études à l'Université de Tokyo se trouva être S. G. Elisseïev³⁷ (1889-1975). Ils devaient former une

35. Cette faculté avait été transférée de l'Université de Kazan dans les années 1854-1856 ; on y étudiait traditionnellement l'arabe, le persan, le turc, l'azéri, l'arménien et le géorgien. (*N.d.T.*)

36. Depuis le XVIII^e siècle, l'Académie des sciences abritait à Saint-Pétersbourg plusieurs institutions consacrées à l'étude de l'Orient, de ses civilisations et de ses langues. Le Musée asiatique, fondé en 1818, récupèrera les collections de monnaies, médailles et manuscrits qui étaient conservées depuis Pierre le Grand dans la *Kunstkamera*. (*N.d.T.*)

37. Serge Elisseïev (1889-1975), né dans une famille de marchands russes célèbres ne serait-ce que pour les deux splendides magasins qui portent encore leur nom à Moscou et à Saint-Pétersbourg, fait ses études à Berlin puis étudie au Japon de 1908 à 1914. Il rentre ensuite à Saint-Pétersbourg où il enseigne et travaille comme interprète pour le ministère des Affaires étrangères. Il s'enfuit de Russie soviétique en 1920. En 1921, il s'installe à Paris. Là il travaille à l'Ambassade du Japon et au Musée Guimet, il enseigne également

brillante pléiade de savants qui, par la suite, contribuèrent grandement à la formation des études japonaises non seulement en URSS mais aussi en Allemagne, en France et aux États-Unis. Comme le disait Nikolai Konrad à ses étudiants, ce fut bien la défaite de la Russie face au Japon qui les amena, lui et ses camarades, à se tourner vers ce pays.

Dès avant la révolution de 1917 paraissent les premiers travaux de ces jeunes chercheurs qui se signalent déjà par leur valeur scientifique. Notons qu'ils étaient en désaccord avec leurs aînés pour qui tout orientaliste se devait d'étudier la culture ancienne. Les japonisants de cette première génération consacrèrent effectivement leurs premiers travaux à l'étude de problèmes contemporains.

Un exemple en est un travail de jeunesse de N. I. Konrad intitulé *L'École primaire dans le Japon aujourd'hui* qui fut publié en 1913 et que les travaux ultérieurs de ce savant ont quelque peu éclipsé. L'ouvrage est pourtant digne d'intérêt et riche d'informations. Il se fonde sur les investigations menées sur le terrain par l'auteur lors d'une mission de trois mois au Japon.

Le jugement que porte Konrad sur le système éducatif japonais est loin d'être unilatéral. D'un côté, il enregistre les résultats considérables obtenus par le Japon en ce domaine, et cela en l'espace de seulement quatre décennies (le système général de l'éducation primaire n'a été organisé que dans les années 1870). « Jusqu'au tournant de l'ère Meiji³⁸, écrit Konrad, le monde spirituel d'un Japonais se limitait à celui du *bushido*³⁹. L'éthique et la littérature étaient pratiquement les seuls domaines où sa pensée pouvait s'exercer. L'ère Meiji a considérablement élargi son horizon en ouvrant au peuple les branches les plus variées du savoir⁴⁰ ». La Russie était encore loin d'en être arrivée à ce stade. Le jeune savant écrit que le programme de l'école primaire japonaise « à première vue [...] paraît parfait et construit de telle manière qu'on ne peut rien imaginer de

à la Sorbonne, à l'École du Louvre et à l'Institut des Langues Orientales. En 1934, il devient professeur à Harvard. En 1957, il se réinstalle en France (N.d.É).

38. Époque des réformes qui commence en 1868 à l'initiative du jeune empereur Mutsuhito, après la période dominée par les *shōgun*, et qui se termine en 1912. (N.d.T.)

39. Code d'honneur des guerriers samouraïs.

40. N. I. Konrad, «Sovremennaja načal'naja škola v Japonii» [L'école primaire d'aujourd'hui au Japon], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija*, 8, 1913 p. 39.

mieux⁴¹ ». Au Japon, « on a érigé une construction étrangère sur des fondations nationales⁴² » avec beaucoup de bonheur.

Les succès obtenus par les Japonais dans l'enseignement de la langue nationale et de son écriture sont soulignés. Obtenu grâce à l'école, « l'établissement d'un continuum entre des régions éloignées l'une de l'autre par l'utilisation d'une langue commune est le second facteur qui a contribué plus efficacement à cette étroite union qui règne entre les Japonais⁴³ » (le premier facteur étant la propagande qui met en avant une morale patriotique). À l'instar de la plupart de ses contemporains, aussi bien russes qu'occidentaux, Konrad admet que « l'écriture idéographique présente des difficultés considérables » tout en écrivant :

Grâce au fait que le choix des signes a été effectué avec un soin extrême [...], tout Japonais qui sort de l'école primaire ne sera presque jamais dans l'embarras. C'est précisément ce côté vivant et pratique, cette adaptation parfaite à des besoins effectifs et constants qui constituent le trait le plus marquant de l'enseignement des idéogrammes à l'école⁴⁴.

L'aspect matériel même de l'école japonaise recueille de toute évidence tous les suffrages de l'auteur de cette étude :

Dans les grandes villes, les écoles primaires sont très grandes, une partie en est constituée par des bâtiments de pierre qui procurent une masse d'air frais. Dans les villages, l'école se confond bien souvent avec le plus bel édifice⁴⁵.

« La parfaite propreté » qui règne dans les bâtiments scolaires est également relevée⁴⁶. Là encore est sous-jacente la comparaison avec la Russie où il était bien rare que les écoles de paroisse et les établissements d'enseignement populaire disposassent de locaux en parfait état.

Konrad souligne encore le rôle central joué par l'enseignement de la morale à l'école japonaise. Pour lui, cela est positif :

L'éducation fondée sur des principes de morale qui sont partout les mêmes et qui crée une vision du monde commune à l'ensemble

41. N. I. Konrad, «Sovremennaja načal'naja škola...», art. cit., 10, 1913, p. 169.

42. *Ibid.*, p. 170.

43. *Ibid.*, 9, p. 33.

44. *Ibid.*, 9, p. 32.

45. *Ibid.*, 8, p. 178.

46. *Ibid.*

du peuple, tout comme l'éradication d'une autre élément de particularisme représenté par les différents parlers, voilà les avantages qu'apportent les écoles populaires à l'œuvre commune de l'État, avantages qu'il convient d'apprécier à leur juste valeur⁴⁷.

Et cependant, bien des choses relevant précisément de l'éducation morale demeurent inacceptables aux yeux de Konrad en tant qu'intellectuel libéral russe (sa correspondance jusqu'à l'été 1917 témoigne de sa sympathie pour le parti KD⁴⁸).

Le fait que les principes de l'éducation morale soient fixés non pas par la religion, par un système éthique, mais par un manifeste de l'empereur est difficilement compréhensible pour un étranger, mais pour un Japonais, cela va de soi et n'est absolument pas étonnant ni bizarre⁴⁹

écrit le jeune savant qui n'approuve pas plus le militarisme :

Cette idée de la grandeur, de l'importance et de l'honorabilité du service militaire a été héritée du Japon ancien [...], elle est en opposition complète avec les conceptions qui ont cours en Europe⁵⁰.

Il est un autre trait qu'il ne désapprouve pas moins, c'est le « nationalisme » :

Au centre de tout l'enseignement de l'école primaire, il y a la patrie, le Japon, et l'ensemble du monde extérieur n'est envisagé que par rapport à cela⁵¹.

Il est souligné que beaucoup de traits de ce genre remontent au Japon ancien, sinon à l'antiquité la plus lointaine : « Le culte des ancêtres [...] n'a pas le moins du monde pâti de l'eupéanisation⁵² ». Il en est de même pour le culte de l'empereur. Bien plus, « selon toute vraisemblance, dans le futur, quelle soit la

47. *Ibid.*, 9, p. 33-34.

48. Initiales du Parti constitutionnel-démocrate qui ont donné naissance à son nom de « cadet » ; fondé lors des événements de 1905 et dirigé par l'historien Pavel Milioukov, il rassemblait des libéraux aussi bien monarchistes que républicains. Il fut interdit et impitoyablement traqué par le pouvoir bolchevique. (*N.d.T.*)

49. N. I. Konrad, «Sovremennaja načal'naja škola...», art. cit., 9, p. 1.

50. *Ibid.*, 9, p. 37.

51. *Ibid.*, 8, p. 134.

52. *Ibid.*, 9, p. 8.

manière dont le Japon va se développer, dans quelque direction que ce soit, ce sentiment restera comme auparavant immuable⁵³ ».

La conclusion est la suivante :

L'ensemble est poussé jusqu'à un tel degré d'uniformité que l'on peut dire qu'à un moment donné, à tel jour et à telle heure, les maîtres traitent du même sujet dans toutes les écoles du pays. Pour l'essentiel, tout revient à couler systématiquement tous les Japonais dans un même moule rigoureusement peaufiné, à leur inculquer la même vision du monde, des pensées, des sentiments, des habitudes, des goûts identiques. Tout le reste est sacrifié à ce principe d'uniformité qui, d'un côté, crée un étonnant monolithisme du peuple et, de l'autre, rend un Japonais extrêmement semblable à un autre⁵⁴.

Un tel système suscite à la fois de l'admiration et de la crainte chez l'auteur de cette étude qui milite « pour que le peuple soit libre et qu'on lui confie le pouvoir et que la société évolue vers le parlementarisme⁵⁵ ».

On peut dire pour conclure que ce qui plaît à Konrad dans le système scolaire japonais, c'est que ce qui est à mettre au compte de l'influence européenne, alors que ce qui lui déplaît, c'est ce qui persiste du Japon d'avant 1868. Fait exception cependant la religion traditionnelle. Konrad, qui est un chrétien fervent, le souligne :

Si on considère le bouddhisme comme phénomène global et unique, on remarque qu'il n'y pas grande différence entre sa conception de la vertu et celle du christianisme. Aussi bien dans une religion que dans l'autre, ce sont le sentiment, la charité, la compassion et l'amour qui jouent un rôle central⁵⁶.

Son attitude vis-à-vis de la culture japonaise est donc nuancée.

Un autre exemple de science « à un haut niveau » qui a permis de progresser nous est fourni par les recherches d'Evguéni Polivanov qui ont d'abord été orientées vers les études japonaises⁵⁷. Elles

53. *Ibid.*, 9, p. 3.

54. *Ibid.*, 10, p. 183.

55. *Ibid.*, 8, p. 169.

56. *Ibid.*, 8, p. 139-140.

57. E. D. Polivanov, «Sravnitel'no-fonetičeskij očerk japonskogo i rju-kjuskogo jazykov» [Essai de phonétique comparée des langues japonaises et de l'archipel des Ryūkyū], *Zapiski Vostočnogo otdelenija Russkogo arxeologičeskogo obščestva*, XXIII/1-2, 1914, SPb. ; *Id.*, «Po povodu "zvukovyx žestov" japonskogo jazyka» [À propos des «gestes sonores» en japonais], in *Sbornik po teorii*

aussi se fondaient sur des recherches menées sur le terrain menées lors des voyages effectués au Japon dans les années 1914-1916. C'est alors que le savant fut le premier au monde à mettre en lumière le rôle de l'accent en japonais, à décrire une série de dialectes japonais et à élaborer une transcription cyrillique des mots japonais (dite de « Polivanov »⁵⁸).

Cependant, les fondements qui furent établis dans la décennie qui précéda la révolution et qui permirent le développement ultérieur des études japonaises en Russie ne se traduisirent pas tout de suite par des publications. Tout ce que les japonisants de la nouvelle génération réussirent à publier se ramène à l'étude de Konrad et à la série des publications de Polivanov. En même temps, au cours de ces années, à un niveau « inférieur », l'attitude des Russes vis-à-vis des Japonais se détériora nettement. On les avait trouvés sympathiques tant qu'on ne les prenait pas au sérieux et qu'on les considérait comme des enfants. Mais, une fois la Russie vaincue par le Japon, on commença à souligner « la dissimulation, la fourberie et l'esprit rancunier » des Japonais qui n'avaient été encore que tout juste effleurés dans les *Lectures populaires* de 1897.

Dans l'ensemble, et en dépit de la série des travaux sérieux qui existaient, la connaissance que l'on avait du Japon en Russie dans les années 1910 demeurait déficiente. S. G. Elisseïev ne forçait guère le trait lorsqu'il écrivait en 1920 à propos de la représentation qu'avaient les Russes des Japonais et du Japon :

Bien qu'ils fussent nos voisins, nous ne savions rien d'eux avant la guerre, les traits nationaux du pays demeuraient pour nous une inconnue, nous en négligions les richesses spirituelles. Mais, pour autant, pouvons-nous dire que nous le connaissions mieux maintenant après la cruelle leçon qu'il nous a infligée en 1905 ? Nous sommes toujours plongés dans l'ignorance et nous nous contentons comme sources d'information des quelques compilations tirées d'ouvrages européens semées d'erreurs⁵⁹.

poëticheskogo jazyka [Recueil de théorie de la langue poétique], 1, 1916, P. ; *Id.*, *Psixofonologičeskije nabljudenija nad japonskimi dialektami* [Remarques psychophonologiques sur les dialectes japonais], P., 1917 ; *Id.*, «O russkoj transkripcii japonskix slov» [À propos de la transcription des mots japonais], in *Trudy japonskogo otdela Imperatorskogo obščestva vostokovedenija* [Travaux de la section de japonais de la Société impériale des études orientales], 1, 1917, P.

58. Ce système continue de nos jours d'être utilisé en Russie. (*N.d.T.*)

59. S. G. Eliseev, «Japonskaja literatura» [La littérature japonaise] in *Literatura Vostoka. Sbornik statej* [Littérature de l'Orient. Recueil d'articles] (P.), 1920, 2.

Mais voilà qu'arrive l'année 1917. Tout change en Russie. On aurait pu penser que les premières années postrévolutionnaires n'étaient pas, au vu des circonstances, les plus favorables pour développer la connaissance du Japon. Or c'est en ces années qu'une nouvelle génération de japonisants commença à apparaître. En dépit de conditions matérielles difficiles, cette époque fut aussi celle des vastes projets culturels marqués par la démesure des initiatives.

En 1918, sous l'égide du commissariat du peuple à l'Instruction (ou Narkompros) et à l'initiative de l'écrivain Maxime Gorki furent créées les éditions « La Littérature mondiale » qui se donnaient pour but de familiariser un large public avec toutes les richesses de la littérature mondiale, y compris celles de l'Orient. Le programme de publication en était extrêmement ambitieux et c'est au grand spécialiste S. G. Elisséïev qu'on confia le soin de composer la partie japonaise. On prévoyait de faire découvrir au public russe les œuvres les plus marquantes de toute (!) la littérature japonaise depuis l'Antiquité jusqu'à la période contemporaine⁶⁰. Ce projet éditorial était des plus ambitieux puisqu'il ne pouvait prendre appui sur aucune tradition : en effet, avant la révolution, les traductions de la littérature japonaise étaient épisodiques et, la plupart du temps, réalisées non pas à partir de la langue originale mais à partir de traductions dans les langues occidentales. Et le choix même des œuvres traduites trahissait ce regard condescendant que l'on portait sur les Japonais et que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer : on s'attachait surtout aux contes et à un folklore insolite sans prêter la moindre occasion à la littérature d'auteur, qu'elle fût ancienne ou contemporaine.

On peut se demander si le projet d'Elisséïev aurait été réaliste même si les circonstances avaient été plus favorables. Lui-même écrivait alors : « Les personnes qui étudient sérieusement le japonais se chiffrent à moins d'une dizaine pour la Russie entière⁶¹ ». D'ailleurs, le projet n'est toujours pas achevé de nos jours alors que le nombre de spécialistes est bien plus conséquent. Il devait aboutir cependant à un résultat appréciable avec l'essai consacré à la littérature japonaise que rédigea Elisséïev pour le recueil des éditions de la « Littérature universelle »⁶². Comme le note aujourd'hui un spécialiste de la question, « d'une certaine manière, il n'y a toujours rien à ajouter à ce travail : la petite histoire de la littérature japonaise écrite par Elisséïev demeure encore en Russie l'unique mono-

60. *Ibid.*, p. 39.

61. *Ibid.*, p. 45.

62. *Ibid.*

graphie traitant de la littérature japonaise depuis ses origines jusqu'au début du xx^e siècle⁶³ ». Le même auteur souligne encore la différence fondamentale qui sépare l'approche d'Elisseïev de celle de ses prédécesseurs, aussi bien en Russie qu'en Occident. Si ceux-ci, « en dépit de leur passion évidente pour le sujet, se laissaient néanmoins parfois aller (peut-être même sans s'en rendre compte) à un ton à la fois méprisant et critique », Elisseïev, pour sa part, « affirmait avant tout chose l'égalité fondamentale des différentes cultures dans l'histoire universelle⁶⁴ ». Dans l'ouvrage d'Elisseïev, même s'il est beaucoup question du regard spécifiquement japonais sur le monde, sur les différences qu'il présente avec celui de l'Occident, il n'empêche que les deux points de vue sont placés sur un pied d'égalité complète. Un seul exemple suffira à le montrer. Elisseïev écrit ainsi :

les yeux d'un Japonais voient quantité de choses à côté desquelles nous passons sans leur prêter attention : ils appréhendent les couleurs selon une palette différente [...]. Ils utilisent d'autres images, d'autres comparaisons qui nous inspirent peu, quitte à nous frapper par leur étrangeté, alors qu'elles paraîtront au lecteur extrême-oriental d'une quasi banalité⁶⁵.

On peut relever encore deux traits typiques de l'approche d'Elisseïev. C'est chez lui que, pour la première fois dans la science russe, la littérature japonaise a été considérée aussi comme une littérature d'auteurs. L'autre avancée importante dont nous lui sommes redevables est qu'il accordait toute sa place à la littérature contemporaine, déjà européanisée sur bien des points. Elisseïev qui, lors de son séjour d'étude à Tokyo, avait fait la connaissance d'écrivains japonais en renom et s'était familiarisé avec leurs œuvres, commença alors à initier le lecteur russe à la nouvelle littérature japonaise. Celle-ci faisait sienne l'expérience artistique de l'Occident (y compris celle de la Russie) tout en préservant une

63. L. M. Ermakova, «Očerck S. G. Eliseeva "Japonskaj literatura" v kontekste predystorii i istorii japonskoj filologii v Rossii» [L'essai de S. G. Elisseïev "La Littérature japonaise" dans le contexte de la préhistoire et de l'histoire de la philologie japonaise en Russie], in *S. G. Eliseev i mirovoe japonovedenie. Materialy meždunarodnoj naučnoj konferencii* [S. G. Elisseïev et les études japonaises mondiales. Matériaux de la conférence scientifique internationale], M., 2000, p. 56.

64. *Ibid.*, p. 58.

65. S. G. Eliseev, art. cit., p. 44.

grande partie des traditions nationales, ce qu'Elisseïev mettait bien en valeur.

Et pourtant, cet essai devait demeurer l'unique œuvre qu'Elisseïev ait publiée en russe. La même année, c'est-à-dire en 1920, il émigra (si Konrad se contentait de marquer sa sympathie pour le parti KD avant d'adopter une position plus à gauche à compter de 1919, Elisseïev était par compte membre de ce parti et s'était opposé activement au nouveau pouvoir). Par la suite, il devait poursuivre son activité en France et aux États-Unis en y contribuant d'une manière significative à l'essor des études japonaises.

La même époque vit M. N. Ramming et Oreste Pletner quitter la Russie, O. O. Rosenberg décéder et N. A. Nevski prendre racine au Japon. Et, malgré tout, la tradition de l'étude scientifique du Japon en Russie fut sauvegardée, le mérite en revenant avant tout à N. I. Konrad.

L'un des points qui figuraient dans le gigantesque programme d'Elisseïev fut mené à son terme en dépit de toutes les embûches : les éditions « Littérature universelle » firent paraître en 1922 le monument littéraire nippon du X^e siècle intitulé *Ise Monogatari* [Contes d'Ise], traduit et annoté par Konrad. À la même époque, il publia la traduction d'un autre monument littéraire daté du XIII^e siècle, le *Hōjō-ki* (Notes de ma cabane de moine) écrit par le poète et moine bouddhiste Kamo no Chōmei (1153-1216). À partir de là, Konrad, suivi par les disciples qui travaillent sous sa direction se mirent à traduire en russe de nombreuses œuvres de la littérature japonaise écrites entre le VIII^e siècle et l'époque contemporaine.

L'école de Konrad – à laquelle appartenaient, entre autres, A. E. Glouskina (1904-1994), E. M. Joukov (1907-1980), E. M. Kolpatchki (1902-1952), N. I. Feldmann (1903-1975), A. A. Kholodovitch (1906-1977) – se montrait compétente pour de nombreux aspects des études japonaises : ses membres étudiaient aussi bien la littérature que le théâtre, la langue, l'histoire. Au cours de cette période E. D. Polivanov poursuivait son activité sans jamais perdre de vue les études japonaises bien qu'il n'ait cessé de s'intéresser aussi à d'autres questions. En 1929, N. A. Nevski, jusque là exilé au Japon, rentra en Russie.

Les études japonaises se poursuivaient à Vladivostok où Evguéni Spalvine continua à travailler dans les années 1920. Puis, au cours des années 1930, d'autres écoles d'études japonaises, surtout dans le domaine de l'histoire et des problèmes contemporains – A. L. Galpérine (1896-1960), K. M. Popov (1900-1982) – apparurent à côté de l'école de N. I. Konrad. Les publications scienti-

fiques se rattachant à ces domaines se multiplièrent et il n'est pas nécessaire d'en fournir la liste complète⁶⁶. Nous nous contenterons d'évoquer la manière dont les savants soviétiques envisageaient le Japon à cette époque.

Dans les années 1920-1930, on abandonna définitivement l'« exotisme » ainsi que toute attitude paternaliste vis-à-vis des Japonais et le niveau des connaissances sur le Japon s'améliora incontestablement, alors qu'au même moment, paradoxalement, les contacts avec le pays s'interrompaient brutalement. Cela reflétait aussi bien l'essor des différentes écoles scientifiques que le contexte dans la société. En premier lieu, l'étude du Japon se trouvait stimulée par les nécessités pratiques liées à l'activité du Komintern⁶⁷ et des autres organisations internationalistes ainsi que par la perception de ce pays comme ennemi probable si la guerre éclatait. En second lieu, après la révolution, la tendance à éduquer, à répandre « en largeur » tous les savoirs possibles, ce qui correspondait déjà à l'activité des éditions « Littérature universelle », se renforça. Par exemple, en 1928, une troupe de kabuki vint en tournée en Union soviétique et toute une série d'articles de Konrad publiés à cette occasion s'appliqua à expliquer au lecteur soviétique non averti les particularités de ce genre théâtral⁶⁸. Il ne faut pas non plus oublier pour terminer que dans l'opinion publique dominaient alors les idées de la lutte contre l'« européocentrisme » et de l'égalité des cultures, quelles que fussent leurs différences.

N. I. Konrad se faisait le propagandiste zélé de ces idées, lui qui avait toujours su être à l'écoute de son époque. Il reprit ces idées avec beaucoup de conviction en 1935 dans son article introductif à la remarquable chrestomathie intitulée *L'Orient. Littératures de Chine et du Japon* qui incluait nombre d'œuvres de premier plan de la littérature classique. Il écrivait ainsi :

Cette littérature a parfaitement le droit à l'existence ailleurs que dans le milieu linguistique qui l'a vue naître. Elle peut et doit être connue au-delà des limites de son pays d'origine, de son cercle de lecteurs et recueillir chez nous toute l'attention qu'elle mérite. [...]

66. Pour les années 1920-1930, voir Vladimir Alpatov, *op. cit.*, p. 43-122.

67. Signalons la parution de documents d'archives relatives à l'action du Komintern au Japon dans *VKP(b). Komintern i Japonija. 1917-1941* [Parti communiste pansoviétique (des bolcheviks). Le Komintern et le Japon. 1917-1941], M., ROSSPEN, 2001, 790 p. (N.d.É.).

68. Voir dans ce volume l'article de Yukiko Kitamura et de Dany Savelli consacré à la tournée du kabuki en URSS en 1928, p. 215-254. (N.d.É.)

La littérature féodale de la Chine et du Japon représente un phénomène de toute première importance⁶⁹.

Plus loin, Konrad s'efforce de mettre cette littérature en parallèle avec celle du Moyen Âge européen, que ce soit au travers de manifestations analogues (l'épopée héroïque, le roman de chevalerie, la poésie intimiste, le drame religieux etc.), ou en relevant les différences. Certes, on ne trouvera ni en Chine ni au Japon l'équivalent de Dante. Mais il y a eu au Japon un « roman réaliste artistique à part entière » (comme le *Genji Monogatari*) qu'on ne trouve pas à la même époque en Europe⁷⁰. Et de conclure :

Au pays des Soviets, il n'y a pas place pour les vues étriquées de la bourgeoisie qui se refuse à ne considérer rien d'autre que l'Occident et le monde de l'Antiquité. Nous sommes bien conscients du fait que la culture de l'humanité ne s'élabore pas uniquement en Occident [...]. Étudier les problèmes généraux de la littérature féodale en faisant abstraction de l'Orient est proprement impensable. Souhaitons donc que, dans la série des monuments du passé dont nous héritons et que nous adoptons avec un regard critique soient également représentées les grandes œuvres de l'Orient. Les conditions pour cela sont réunies chez nous⁷¹.

Sur ce point convergeaient aussi bien l'idéologie soviétique des années 1920-1930 que les idées de l'avant-garde de la science mondiale d'alors.

Mais, par delà l'héritage classique du Japon qu'on n'avait véritablement découvert qu'à l'époque soviétique, il y avait aussi le Japon contemporain lui-même. Or le nationalisme, le militarisme et le culte de l'empereur que Konrad relevait déjà en 1913 n'avaient fait que se renforcer. Les rêves expansionnistes du Japon, tout comme son hostilité envers l'Union soviétique et les idées que véhiculait le communisme et la traque implacable menée contre les communistes japonais ne pouvaient que susciter l'inquiétude. Les contradictions d'ordre aussi bien national qu'idéologique entre les deux États ne faisaient que s'exacerber. Bien évidemment, tout cela ne pouvait qu'affecter l'image que l'on se faisait du Japon en URSS.

69. N. I. Konrad, «Feodal'naja literatura Kitaja i Japonii» [La littérature de la Chine et du Japon à l'époque féodale] in *Vostok. Literatura Kitaja i Japonii* [Orient. Littérature de la Chine et du Japon], M., 1935, p. 7.

70. *Ibid.*, p. 9.

71. *Ibid.*, p. 12.

Nous ne nous attarderons pas sur les publications d'alors qui relèvent de la pure propagande. Notons cependant que même des spécialistes de la qualité de Nikolai Konrad ou d'Evgueni Polivanov en vinrent à se montrer eux aussi fort sévères vis-à-vis du Japon. L'évolution des idées de Konrad est d'ailleurs significative. Il eut à nouveau par deux fois l'occasion de traiter de l'éducation populaire au Japon en 1931 et 1934. Il y utilise les mêmes matériaux déjà exploités dans son précédent article. Mais les jugements de valeur qu'il émet sont désormais sans appel :

Les auteurs japonais nourrissent une haute opinion de leur système éducatif à partir de son apparent « démocratism » [...]. Il crève les yeux pourtant que, dans les faits, à une écrasante majorité la population doit se contenter de l'école primaire, ou, dans le meilleur des cas, des cours complémentaires dont c'est le prolongement. Bien évidemment, il est impossible à un pourcentage quelque peu appréciable de travailleurs d'arriver au faite de la hiérarchie éducative : pour accéder à l'université, il faut en effet avoir suivi au préalable quatorze années d'études⁷².

Ou encore :

L'enseignement de la morale n'est que propagande politique bourgeoise, imprégnée de chauvinisme et d'idéologie des classes possédantes⁷³.

Ainsi, dans l'ensemble, tout le système éducatif japonais se caractériserait par « une tendance très fortement marquée à inculquer l'idéologie bourgeoise, le nationalisme et la chauvinisme⁷⁴ ».

Dans un contexte où, au Japon, le nationalisme et le désir de refouler les influences occidentales ne faisaient que se fortifier, les traditions séculaires ne pouvaient tendre qu'à faire régresser les pays. L'article rédigé par Konrad à partir des impressions recueillies lors de son voyage de 1927 est particulièrement significatif de ce point de vue. Il fut publié dans une revue littéraire et visait donc un large public. Konrad y évoque ainsi le Japon de cette époque :

Le Japonais européenisé à l'allemande et, le côtoyant de près, le paysan qui vit presque à la manière de ses ancêtres de l'époque clanique. Une automobile ultra perfectionnée à côté de la houe

72. N. I. Konrad, «Japonija. Narodnoe obrazovanie» [Le Japon. L'instruction publique], *Bol'shaja sovet'skaja ènciklopedija* [Grande Encyclopédie soviétique] (M.), 1^e éd., 1931, t. 65, p. 684.

73. *Ibid.*, p. 694.

74. *Ibid.*, p. 687.

primitive dans les champs [...]. Deux mondes, liés sans aucun doute l'un à l'autre par l'histoire et toutes sortes de relations, mais qui, ces derniers temps, se sont distanciés à l'extrême. Tel est le Japon nouveau. Le Japon des dernières décennies abonde en contrastes, à commencer dans le domaine culturel [...]. La culture progresse dans le domaine de la technicité à un rythme extrêmement rapide, alors que la culture de l'esprit (comprise au sens large) régresse en règle générale [...]. Dans une proximité immédiate on trouvera aussi bien une automobile Ford que *La Pauvre Lise*, un gratte-ciel et Zagoskine⁷⁵.

Rappelons que *La Pauvre Lise* est une nouvelle écrite par N. M. Karamzine en 1791 et que M. N. Zagoskine est un écrivain de la première moitié du XIX^e siècle, autant dire qu'il s'agit d'une littérature qui paraissait déjà surannée à l'époque de Konrad.

Comme nous l'avons signalé plus haut, Konrad tenait en haute estime la culture japonaise « féodale » du Moyen Âge, mais il ne la considérait plus désormais que relevant d'un glorieux passé. La littérature contemporaine (exception faite, bien évidemment, de la littérature prolétarienne dont il fait également mention dans l'article) lui semble extrêmement vieillotte, tout cela alors qu'il considère le moindre signe d'eupéanisation comme un pas en avant. Ce fait ne s'explique pas uniquement par l'influence de l'idéologie soviétique puisqu'en 1913 notre savant était déjà enclin à penser une telle chose. Cette idéologie s'est marquée chez Konrad ainsi que chez d'autres savants d'une manière particulière : en cette période, ils considéraient que les « séquelles du féodalisme » ne pourraient être extirpées au Japon tant que le pays n'aurait pas connu une révolution socialiste. Sur ce point, une fois de plus, le Japon était jugé à l'aune de la Russie.

On considérait comme des traits archaïques de la société japonaise l'écriture idéographique et le divorce qu'elle instaurait avec les autres variantes écrites de la langue ainsi qu'avec sa pratique orale. Au Japon, depuis le début du siècle, il existait un mouvement culturel appelé *genbun-itchi* (Unification des langues écrites et parlées) qui s'efforçait de rapprocher ces variantes. Evguéni Polivanov l'évoque en ces termes :

Pour que le programme du *genbun-itchi* puisse être réalisé, il faut qu'une révolution sociale ait lieu au Japon, ce qui concerne aussi bien la démocratisation de l'écriture que constituerait la latinisation

75. N. I. Konrad, «Po japonskoj literature» [En parcourant la littérature japonaise], *Sibirskie ogni*, 3, 1928, p. 177.

(ou au minimum la phonétisation) de la graphie japonaise. Pour en arriver là, il faudra que l'on dépasse le stade des projets, au mieux des initiatives individuelles, de la même manière qu'il a été impossible de réaliser aussi bien la réforme de la graphie du russe que la rationalisation des graphies de nos minorités nationales avant la révolution de 1917 (puisque jusqu'à octobre de cette année, pour faire avancer ces réformes, on a dû de la même façon se contenter d'« établir des projets » de mesures à entreprendre)⁷⁶.

L'attitude de presque tous les japonisants (et sinologues) soviétiques de ces années-là (à la rare exception de K. A. Kharinski chez les japonisants) envers les idéogrammes rappelle celle des voyageurs russes du XIX^e siècle confrontés à la religion des Japonais. Les spécialistes soviétiques étaient des plus critiques vis-à-vis de l'écriture japonaise au regard de sa complexité et de son côté archaïque et ils considéraient que seul le « pouvoir des possédants » la préservait d'une manière artificielle et que sa latinisation était inéluctable dans le futur. Du reste, en Occident on n'appréciait pas davantage l'écriture japonaise alors ; après 1945 l'administration de l'occupation américaine devait d'ailleurs caresser le projet de la remplacer, ce qui cependant ne put être mené à bien.

Bien que l'on accordât au Japon une attention privilégiée, les contacts avec ce pays n'en étaient pas moins ardues. Si dans les années 1920, plusieurs de nos spécialistes réussirent à y séjourner, à partir de 1930, cela devint pratiquement impossible, exception faite d'un cercle étroit de diplomates et d'agents de renseignement. La brillante pléiade des japonisants qui s'était constituée dans les années 1920-1930 en fut réduite à n'être qu'une « génération du livre » et, pour Konrad, son voyage dans l'archipel en 1927 devait être le dernier, cela bien qu'il ait encore vécu plus de quarante années.

Si, jusqu'au milieu des années 1930, les études japonaises bénéficiaient en URSS du soutien officiel et garantissaient même parfois un emploi, on vit par contre en 1937-1938 beaucoup de japonisants soviétiques accusés d'espionnage pour le compte du Japon. Disparurent alors tragiquement E. D. Polivanov, N. A. Nevski, D. M. Pozdneïev, N. I. Matsokine (1886-1937) et d'autres, sans oublier presque tous les japonisants de Vladivostok. Il est vrai que certains recouvrèrent assez vite la liberté et purent reprendre leur activité (tels N. I. Konrad, A. E. Glouskina, E. M. Kolpaktchi). L'attitude

76. E. D. Polivanov, «Vvedenie» [Introduction] in O. V. Pletner & E. D. Polivanov, *Grammatika japonskogo razgovornogo jazyka* [Grammaire du japonais parlé], M., 1930, p. XII.

de l'opinion publique par rapport au Japon en URSS à partir du début des années 1930 était déterminée essentiellement par l'attente d'une guerre avec ce pays, surtout après les conflits de 1938 et 1939. Une chanson, connue en 1939 sous le titre de « Les trois tankistes » sur une poésie de B. S. Laskine (1914-1983) est typique de ce point de vue. Elle dit entre autres : « Et les samourais étaient couchés au sol par le déluge d'acier et de feu. » Des mots (qui existaient déjà dans la langue) tels que « samourai » devinrent populaires pour désigner n'importe quel militaire nippon, fût-il un simple soldat, alors même qu'au Japon ce terme avait cessé d'être employé depuis plusieurs siècles et que la caste des samourais (qu'on appelait déjà autrement) avait disparu après 1868. Les clichés qui avaient eu cours pendant et après la Guerre russo-japonaise sur « la dissimulation, la perfidie et l'esprit rancunier des Japonais » redevinrent monnaie courante. On doit avouer cependant que les Japonais, de leur côté, n'étaient pas sans fournir matière à ce genre d'appréciations.

Nous relevons cependant qu'après la signature en avril 1941 du Pacte soviéto-japonais de neutralité, le ton de ce qui s'écrivit sur le Japon devint d'une très grande circonspection, ce jusqu'à la déclaration de guerre de l'URSS en août 1945. En voici un exemple : le premier texte que publia Konrad après sa sortie de prison s'intitulait *Tchekhov au Japon* (1944). On peut y lire que l'année 1941 est, pour ce pays, « une année marquée par une situation très tendue », cependant qu'à propos des années de guerre, le ton est assez neutre :

Nous savons qu'au cours de ces années les activités d'édition se sont interrompues, que la parution de nouveaux livres y est devenue assez difficile. Et néanmoins, il est remarquable que l'on ait trouvé les moyens d'éditer une biographie de Tchekhov⁷⁷.

À partir de 1945, une nouvelle ère commence au Japon, cependant qu'en URSS l'opinion qu'on avait de ce pays change du tout au tout. Mais cette question correspond à une autre étude.

Institut d'études orientales de Moscou
Académie des sciences de la Fédération russe

*Traduit du russe par Roger Comtet
(Université de Toulouse-LLA CREATIS)*

77. N. I. Konrad, «Čexov v Japonii» [Tchekhov au Japon], *Izvestija AN SSSR. Serija literatury i jazyka*, 5, 1944, p. 213.